L'UNIVERS DU VIEUX MONÉGASQUE, D'APRÈS LES PROVERBES ET LES DICTONS

Pour ceux qui n'en connaissent pas l'histoire, il faut dire rapidement ce qu'était la Principauté à l'époque ancienne où se sont formés les proverbes. Avant la Révolution, Monaco était un village de pêcheurs et de cultivateurs, fort pauvre, fort isolé aussi, car l'on s'y rendait presque exclusivement par mer. La route de basse corniche est récente (1881), celle de grande corniche s'achèvera en 1812; encore passera-t-elle par La Turbie, laissant de côté le littoral. Pour se rendre à Monaco, afin de saluer le prince Honoré III, qu'il avait connu à Paris, le célèbre Casanova, allant de Gênes à Marseille, devra louer une felouque et des rameurs. En 1861 encore, c'est-à-dire à la veille de sa brusque transformation, la Principauté n'a que 1 200 habitants, chiffre officiel. Il y en aura 23000 en 1913. Le Rocher abrite donc une agglomération minuscule, où chacun se connaît, qui vit repliée sur elle-même et qui doit travailler dur pour pouvoir vivre.

Le trait qui frappe d'abord, c'est la confiance du vieux Monégasque dans la Providence divine. Bien sûr, les dictons témoignent parfois du respect que l'on doit au Créateur :

nun fo mai bürlà
ni cun Diu
ni cu i santi

il ne faut jamais plaisanter ni avec Dieu, ni avec les saints.

Mais ce qu'ils ne se lassent pas de dire, c'est que Dieu est sagesse suprême et que, par conséquent, il n'y a qu'à s'en remettre à lui. « L'homme propose et Dieu dispose », dit le Français avec une sorte de regret, tandis que le Monégasque s'écrie :

làscia fà u Signù
ch'è ün gran veyu
« laisse faire le Seigneur, qui est un grand ancien ».

Il en résulte que chacun trouvera nécessairement sa place au soleil.

nasce ün agnelu,
nasce üm püu d'erba
«il naît un agneau, il naît un brin d'herbe [pour le nourrir] ».

Mais il faut savoir attendre. Tout vient à point qui sait attendre, dit-on en français. Le paysan monégasque, amateur d'ail, assure avec beaucoup plus de précision :

tütu vegne a tayu,
fint' ë ungie per peŕà l'ayu
«tout vient à point, même les ongles pour peler l'ail».

Le bébé a les ongles mous et c'est bien ainsi : il n'a besoin que de lait ; quand il aura besoin d'ail, ses ongles seront devenus assez résistants pour éplucher les gousses. Cas particulier : Dieu veille à ce que les âmes sœurs se rencontrent :

tüta pignata
truva so cüvèrciu
«toute marmite trouve son couvercle».

La Providence fait encore en sorte que la vérité ne reste jamais dans son puits :

a verità è cuma l'eri :
munta sempre au suvran
«la vérité est comme l'huile : elle monte toujours à la surface».

Une bonne conduite trouve toujours sa récompense :

cü fa u ben
truva u ben
«qui fait le bien trouve le bien».

Pour tirer une morale pratique du spectacle qui s'offre à ses yeux, spectacle de gens au travail, vivant de la plus simple et de la plus naturelle des vies, le vieux monégasque part de quelques observations de bon sens, rejoignant ainsi les vues des philosophes ; la différence est qu'il parle de façon concrète et claire. L'étude des effets et des causes est savoureuse. On commence par l'observation des plantes et des animaux domestiques :

üm pin fa üm pin,
num po fa de giaussemin
«un pin fait un pin, il ne peut faire du jasmin»

a galina che canta
e chëla c'a fau l'evu
«la poule qui chante est celle qui a fait l'œuf».

On continue par le foyer domestique et la cuisine:

unde gh'era de fegu,
gh'e de bràija
«où il y avait du feu, il y a de la braise»,

nun si mai tentu
ch'e d'üna pignata brüta
«tu n'es jamais taché que par une marmite sale»,

et enfin

ent'üm piatu veu
nun se ghe piya ren
«dans un plat vide on ne prend rien».

Ces principes de base admis, le vieux monégasque se tourne vers ses compatriotes et le cadre naturel de leur vie. Il en tire un certain nombre de constatations réalistes:

l'àiga va sempre a marina
«l'eau va toujours à la mer»,

a marria erba
crësce ciü vite ch'a bona
«la mauvaise herbe croît plus vite que la bonne»,

tüt' aiga desmorse u fegu
«toute eau éteint le feu».

Le premier point de la sagesse lui paraît alors l'acceptation de ce qui est conforme à la nature de cette vie terrestre et le refus d'agir contre elle. Où la chèvre est attachée, il faut bien qu'elle broute, dit le paysan du nord, à qui répond celui de Monaco:

e stacau l'ase
unde ve u mestre
«l'âne est attaché où le veut le maître».

Inutile de lutter contre les forces naturelles:

cü pìscia cuntra ventu
se bagna ra camija
«qui pisse contre le vent mouille sa chemise».

Mais la connaissance des limites de la liberté ne doit pas empêcher d'agir. Il semble que les maximes d'action du vieux Monégasque se groupent autour de trois points: méfiance, prudence, sens de l'à-propos. Méfiance:

se fiyà e ben,
nun se fiyà e meyu
«se fier est bien, ne pas se fier est mieux».

Prudence:

làuda a marina,
ma tegne te a terra
«loue la mer, mais tiens-toi à terre».

L'action doit être faite en temps voulu:

prèdica e merum,
cada cosa a so stagiun
«sermon et melon, chaque chose à son moment».

Elle doit être adaptée aux moyens dont on dispose:

fo fa ru passu
segundu a gamba
«il faut faire le pas selon la jambe»,

et surtout elle doit se fonder sur la pratique:

va ciü a pràtica
c'a gramàtica
«mieux vaut pratique que grammaire».

Au reste, il n'est besoin ni de bavardages ni de discours:

parla pocu
e scava fundu
«parle peu et creuse profond».

Telles sont les maximes de l'action en général. Mais les anciens de Monaco se faisaient une conception plus particulière de la vie, à l'image de la dureté de leur condition. Elle se reflète en des dictons plus pessimistes, à l'opposé de ce qu'on pourrait appeler leur métaphysique paysanne. Ils paraissent d'abord avoir été impressionnés par la fuite des jours. L'homme n'a jamais en temps voulu ce dont il a besoin; quand il l'a, il ne peut plus l'utiliser:

cü a denti nun a pan,
cü a pan nun a denti
«qui a des dents n'a pas de pain, qui a du pain n'a pas de dents».

S'il a pu, vers la fin de sa vie, se procurer le modeste nécessaire, il meurt sans pouvoir en jouir :

candu a casa e fa,
u patrun se ne va
« quand la maison est faite, le patron s'en va ».

La vieillesse est une triste chose, elle apporte de nouveaux soucis :

a soma veya,
basta nevu
« à vieille ânesse, bat neuf ».

Ce n'est pas la mort brutale de ce qui est beau qui frappe le vieux Monégasque, c'est la transformation rapide de la beauté. Aux vers des poètes fait écho la constatation réaliste :

tüta bela resa
devegne gratacù
« toute belle rose devient gratte-cul.

Il est vrai qu'une vieille femme peut faire une excellente épouse :

galina veya
fa bon brodu
« vieille poule fait bon bouillon ».

Mais il n'est plus question de vie sentimentale passé un certain âge :

candu i caviyi fan gianchin
làscia a dona e piya u vin
« quand les cheveux commencent à blanchir, laisse la femme et prends le vin ».

Ces observations conduisent tout naturellement aux problèmes du foyer. Le vieux Monégasque a du mariage, de la famille et des générations une vue réaliste, raisonnable, peu romanesque, en bon paysan qu'il est. La passion lui paraît dangereuse par son intensité :

l'amur e ciü forte c'u brussu
« l'amour est plus fort que la brousse » ;

il s'agit du fromage de montagne extrêmement fort qu'on faisait dans la région. Ce qui compte, dans un mariage, ce sont les qualités sérieuses, la santé, la possession d'un métier qui permet de vivre.

Lorsque les jeunes époux étaient tous deux malingres, on disait :

fin cun fin fa marria dublüra
« fin contre fin fait mauvaise doublure ».

Quand le marié était beau, mais bon à rien, on observait :

suta d'ün bel' àrburu
se ghe more de fame
« sous un bel arbre on meurt de faim ».

Enfin, quand les nouveaux conjoints étaient pauvres, on doutait de la solidité de leur foyer :

misèria e puvertà
fan marri mainage
« misère et pauvreté font mauvais ménage ».

On a souvent remarqué que la sagesse des nations se contredisait lorsqu'elle parlait des pères et des fils : tel père, tel fils, assure-t-elle, mais aussi : père avare, fils prodigue. A Monaco on constatait de même, selon les cas,

cü de galina nasce,
fo che raspe
« qui naît d'une poule, il faut qu'il gratte »,

mais

dopu l'acampaù
vegne u descampaù
« après le thésauriseur vient le prodigue ».

L'éducation, toutefois, a un grand rôle et l'enfant s'en ressentira toute sa vie :

a matinà e a màire d'a giurnà
« la matinée est la mère de la journée ».

Les relations sociales témoignent de réserve à l'égard des autres. Le vieux Monégasque ne lie pas facilement amitié et se garde de juger :

fo avè mangià ün rübu de sa enseme
per se cunusce
« il faut avoir mangé un rub de sel ensemble pour se connaître » ;

un rub équivaut à huit kilos environ et le sel n'était pas gaspillé au temps

de la gabelle. Pour savoir ce que vaut un homme, on attendra de voir ce qu'il donne: à l'œuvre on connaît l'artisan, ce qui, transposé dans une région rurale, est devenu:

da i früti
se giügia l'àrburu
«à ses fruits on juge l'arbre».

Mais Monaco est un village; qu'on le veuille ou non, on aura des rapports avec ses voisins. Si l'on essaye de définir en gros les relations sociales d'après les proverbes et les dictons, on remarque que ceux-ci peuvent être groupés autour de deux conseils: ne compte pas sur les autres, sache résister et te taire:

Cü rugna a,
se ra sàcie ben gratà
«qui a la gale, qu'il sache bien se la gratter»;

en effet,

nun ve gratu may
unde ve smàngia
«on ne vous gratte jamais où ça vous démange».

Il convient donc, en cas de difficulté, d'utiliser ses propres moyens:

ciacün fa fegu
d'u so boscu
«chacun fait du feu avec son bois».

D'autres dictons vantent les vertus du silence. Celui qui passe son temps à se plaindre est rarement un homme de valeur:

a ciü marria roda
e chëla che cria
«la plus mauvaise roue [du char] est celle qui crie».

En revanche,

cü scuta e se tàije
làscia u mundu em pàije
«qui écoute et se tait laisse le monde en paix».

Il reste que la vie en société, même pour quelqu'un qui se méfie et garde le silence, est quelque chose de difficile. Cela, d'abord, parce que bien des hommes n'écoutent pas leur conscience:

A cunsiença e cum u gatiyu :
cü u crëgne e cü nun u crëgne
« la conscience est comme la chatouille, certains la craignent et certains ne la craignent pas ».

Dès que les gens sont mauvais, ils vont vite à penser du mal des autres :

cü a u defetu
a u suspetu
« qui a le défaut a le soupçon ».

Au mauvais propos risquent toujours de se joindre les actes méchants et qui veut nuire parviendra toujours à nuire, directement ou non :

cü num po picà l'ase
pica u bastu
« qui ne peut frapper l'âne frappe le bât ».

Il reste à faire malgré tout bonne contenance et à garder sa dignité :

s'avala amaru
se sciüpe duçu
« on avale amer, on crache doux ».

Dans la vie de société, l'argent facilite bien des choses. Le vieux Monégasque reconnaît l'efficacité de l'argent par deux dictons :

üm bon tiraù
se fute d'üna marri gardaroba
« un bon tiroir se moque d'une mauvaise garde-robe »,

et surtout

martelu d'argentu
dreve porta de ferru
« marteau d'argent ouvre porte de fer ».

Mais l'argent a en soi quelque chose d'impur,

i sou d'u diau vegnu,
a l'Antecristu se ne van
« l'argent vient du diable, il va à l'Antéchrist ».

On peut s'en passer, du moins dans une certaine mesure, parce qu'on n'a pas besoin d'être riche pour élever ses enfants ni pour faire de bonnes manières à ses amis :

cun de strasse e de strassum
se leva conti e barun
« avec des chiffons petits et grands on élève comtes et barons »,

et

cun de pan et de vin
se po envità u vijin
«avec du pain et du vin on peut inviter son voisin».

Au reste,

u suriyu
lüje per tüt' u mundu
«le soleil luit pour tout le monde».

Aux questions d'argent se rattachent les rapports commerciaux. On aimait savoir ce à quoi l'on s'engageait:

pati ciàiri,
amiçìçia longa
«contrats clairs, amitié longue».

C'est au fond le sentiment de la justice qui fait dire malicieusement:

cü roba a ün ladrun
a çent' ani de pardun
«qui dérobe à un voleur a cent années de pardon».

Mais l'observation des faits oblige à reconnaître qu'ici comme ailleurs on n'aimait pas à payer, qu'on payait le plus tard possible:

pagà e more,
gh'e sempre tempu
«payer et mourir, on en a toujours le temps».

Il est difficile d'imaginer ce que pensaient les anciens du gouvernement de leur pays. On n'avait ni le temps ni le souci de réfléchir beaucoup à la question. L'autorité devait faire preuve de défiance, faute de quoi elle perdait toute considération:

tropu de cunfiença
fa perde a reverença
«trop de confiance fait perdre le respect».

Pour inspirer ce respect, la prestance était nécessaire:

bona mùtria,
mesu guvernu
«belle prestance, moitié du gouvernement».

D'une façon générale, on n'attendait rien de bon des proclamations publiques :

tambù de vila
nun a bon son
« tambour de ville n'a pas bon son ».

L'absence du maître provoquait, comme ailleurs, un joyeux désordre :

candu u gatu nun gh'e
i rati balu
« quand le chat n'est pas là, les rats dansent ».

Il faut ajouter que, même coupable, on n'aimait pas perdre sa liberté, le plus grand des biens. Aussi vous recommandait-on sur ce point l'indépendance à l'égard de l'autorité établie :

nim per tortu, nim per ragiun
nun te lascia mët' em prejun
« ni à tort, ni à raison, ne te laisse mettre en prison ».

Voici maintenant quelques recettes pratiques de conduite. L'apparence physique, pensait-on, renseigne sur le comportement probable. En pays méditerranéen, le gros de la population est de taille plutôt petite, avec un teint foncé et des cheveux noirs. On n'aimait pas les visages pâles :

omu sensa curù,
u fàcia faussa,
u traditù
« homme sans couleur, ou faux visage, ou traître ».

Mais ce sont surtout les roux qui ont inspiré des dictons. Le premier laisse sa chance à cette catégorie :

püu russu,
u ben bravu,
u ben marriu
« poil roux, ou très gentil, ou très méchant ».

Mais les autres l'écartent du cercle des gens de bien :

püu russu,
marria lana
« poil roux, mauvaise laine »,

et, en particulier, en font un mauvais mari :

candu püu russu e stau fidelu,
u diau e muntau au celu
« quand poil roux a été fidèle, le diable est monté au ciel ».

Quant à la petite taille, ce n'était pas une disgrâce chez les dames; on disait avec un sourire:

ent' u picin butalin
ghe stà u bon vin
«dans le petit tonnelet se trouve le bon vin».

Une indulgence malicieuse faisait dire aux vieux Monégasques, devant un homme vraiment sale:

porcu nëtu
nun e mai grassu
«porc propre n'est jamais gras».

Une nourriture suffisante est nécessaire au travailleur:

sacu veu
nun sta dritu
«sac vide ne se tient pas droit».

Le bien-être engendre une joyeuse activité:

u ben stà
fa sautà
«le bien-être fait sauter».

Mais deux repas sont suffisants:

üm pastu forte
e l'àutru mesan
mantegnu l'omu san
«un repas abondant et l'autre moyen gardent l'homme en bonne santé».

Les proverbes et dictons qui touchent la nourriture rappellent la frugalité des anciens. Ils mettent en cause un petit nombre de mets: vin, huile, poisson, courgette, ail et pimprenelle, en plus du pain, naturellement. Ce ne sont pas les propriétés médicales des plantes qui ont intéressé; un dicton isolé vante les propriétés diurétiques de la courgette. Mais on savait reconnaître ce qui était bon au goût de ce qui l'était moins. Si l'intempérance était considérée comme un défaut détestable,

omu de vin
omu meschin
«homme de vin, homme de peu»,

un proverbe apportait un correctif notable :

nun t'enciuca,
ma se t'enciuchi,
enciuca te de bon vin
« ne t'enivre pas, mais, si tu t'enivres, enivre-toi de bon vin ».

Il existe quelques tableaux rapides et pittoresques qui présentent la fuite des jours, le renouveau, l'arrivée de l'hiver :

A san Bastian,
i giurni crìsciu d'u passu d'ün can,
a santa Devota,
d'u passu de na marmota
« à la Saint-Sébastien [20 janvier], les jours augmentent du pas d'un chien, à la Sainte-Dévote [27 janvier], du pas d'une marmotte ».

Le printemps est symbolisé par le pas alerte d'une vieille femme qui se sent revivre :

candu a fighera broca,
a veya trota
« quand le figuier bourgeonne, la vieille trotte ».

Le retour du mauvais temps est dépeint en trois vers :

a santa Catarina,
ë cole fan farina,
ë castagne viru a schina
« à la Sainte-Catherine [25 novembre], les collines font farine, les châtaignes tournent le dos ».

Mais ce ne sont là que de courts moments d'attendrissement. Les proverbes et dictons qui concernent les jours de l'année témoignent de réalisme. Ils veulent renseigner, en vue d'une action faite à propos, sur trois points essentiels pour le paysan de Monaco : l'eau, les possibilités de travail, la santé. Pour le rural qui cultive, sur d'étroites terrasses, un sol très sec, le souci de l'eau est constant. Il faut avant tout qu'il pleuve abondamment au printemps :

üna guta d'avrì
chenta cuma 'n barrì
« une goutte en avril compte pour un baril »,

candu trona d'avrì,
prepar' a giarra e u barrì
«quand il tonne en avril, prépare la jarre et le baril»,

avri e de trenta,
se cevëssa trent' ün,
nun fëssa ma a nüsciün
«avril est de trente jours, s'il pleuvait trente et un jours, ça ne ferait du mal à personne».

Après cela, on espère un peu d'eau pour la Sainte-Anne (26 juillet),

a sant' Ana,
l'àiga e üna mana
«à la Sainte-Anne, l'eau est une manne».

On attend ensuite les pluies de la Saint-Michel:

ë àighe de san Michè,
u chinze giurni avanti,
u chinze giurni darrè
«les pluies de la Saint-Michel, ou quinze jours avant [cette date, le 29 septembre], ou quinze jours après».

L'activité du paysan doit, elle aussi, s'adapter au moment. En janvier, la mer est calme, il faut penser à recueillir les patelles:

zenà,
patelà
«janvier, pêche à la patelle».

Il sera en effet impossible de s'en occuper le mois suivant:

frevarëtu u cürtu
e pegin qu'ün Turcu
«le petit février le court est pire qu'un Turc».

Il ne faut pas préparer ses anchois en avril, car

cü sara de lüna d'avrì
perde pìsciu e barrì
«qui sale à la lune d'avril perd poisson et baril».

A la Saint-Michel [29 septembre], la journée de travail est trop courte pour qu'on puisse l'interrompre:

a san Michè,
adiu a merenda
«à la Saint-Michel, adieu le goûter».

Il faut aussi tailler à temps les arbres fruitiers et l'olivier :

se pua
suta Natale
« on taille aux approches de Noël ».

Le troisième souci est la santé. On est étonné du nombre de dictons qui touchent à la manière de s'habiller. A une époque où l'on ne consultait guère le médecin, où la perte d'une journée de travail pouvait compromettre une récolte, il ne fallait pas risquer une insolation ni une bronchite. On se méfiait du soleil de mars :

marsu,
capelassu
« mars, grand chapeau ».

On attendait la fin de mai pour se découvrir quelque peu :

nim per màgiu, nim per magiun
nun te leva u pelissun
« au mois de mai, même bien avancé, n'ôte pas ton gros manteau ».

On remettra celui-ci en novembre :

a i Santi
se crevu i fanti,
a san Martin
i picenin e i grandi
« à la Toussaint, on couvre les enfants, à la Saint-Martin [11 novembre], les petits et les grands ».

En résumé : à-propos et prudence.

Pour connaître le temps qui se prépare, le vieux Monégasque se fonde sur l'aspect du ciel et surtout sur les vents. Il habite une région où le système des courants aériens est complexe, entre la zone du golfe du Lion et celle du golfe de Gênes. Les vents sont nombreux, avec une spécification nette. Là encore les remarques tournent autour du thème de la pluie et de celui du travail. La pluie est annoncée par les nuages allongés, le halo de la lune et la rougeur du ciel matinal :

candu ë nìvure fan pan,
se nun ceve anchei, ceve deman
« quand les nuages prennent la forme de pains, s'il ne pleut pas aujourd'hui, il pleut demain »

candu a lüna fa rodu,
ventu u brodu
«quand la lune fait le halo, vent ou bouillon»

russu de sëra,
belu tempu aspera,
russu de matin,
àiga u ventu per camin
«rouge le soir, attends le beau temps,
rouge le matin, pluie ou vent sur le chemin».

Mais ce sont surtout les vents que l'on examine et parmi eux, particulièrement, le vent du sud-ouest, le plus sûr. C'est le vent de Libye, bien connu en Méditerranée, à Monaco *u libèciu,* en français classique *le lebèche* (Furetière 1701).

U libèciu dije:
sens' àiga num me mëtu
«le lebèche dit: je ne me mets pas à souffler sans eau».

Moins sûr est le vent d'est, ou levant, qui apporte souvent la pluie espérée, mais non toujours:

u levante,
se nun fa ceve,
e üm birbante
«le levant, s'il ne fait pas pleuvoir, est un coquin».

Un dilemme résume la condition du cultivateur, esclave des conditions atmosphériques: ou bien il va pleuvoir, et l'on rentre, ou bien il ne pleuvra pas et l'on travaille dur:

candu ë nìvure van versu San-Gianè,
piya u magayu e va te ne,
se van versu Castelà,
piya u magayu e va travayà

«si les nuages vont vers Saint-Jeannet (c'est-à-dire si le levant souffle et que par suite il y ait bonne chance de pluie), prends ton bident et rentre; s'ils vont vers Castellar (c'est-à-dire si le mistral souffle, vent qui balaye les nuages), prends ton bident et va travailler».

En résumé, les vieux Monégasques avaient foi dans la Providence et croyaient que le monde, tout imparfait qu'il est, était le meilleur possible. Leur connaissance des choses partait de la constatation et le principe de causalité leur était cher. Ils pensaient que, pour mener une vie acceptable, il fallait connaître la nature humaine et se rendre compte de ses limites. La méfiance, la prudence et le goût du silence en faisaient des gens peu communicatifs, peut-être même peu sociables, mais ils étaient très attachés à leur famille. Fonder un foyer était un acte sérieux, pour lequel on s'appuyait moins sur le sentiment que sur la raison. Au mauvais propos et aux méchancetés, le vieux paysan opposait le calme et la dignité. Sensible à la prestance, persuadé de la nécessité de l'ordre, il restait très attaché à la liberté individuelle. Sa vie quotidienne était laborieuse, réglée et pleine de soucis. Mais la crainte de la sécheresse ne l'empêchait pas, en de brefs moments, de savourer un bon vin et de goûter la joie du renouveau.

Raymond ARVEILLER
Paris, Sorbonne